IN MEMORIAM :
JAROSLAV FRYČER (1932–2006) & JIŘÍ ŠRÁMEK (1935–2023)

Francis CLAUDON
UPEC–Paris/Uni.Vienna

DOI : 10.32725/eer.2024.011

Commençant à écrire quelques paragraphes sur Jaroslav Fryčer et Jiří Šrámek je suis pris d'une crainte certaine, d'un doute réel. Qui suis-je donc pour risquer d'évoquer ces collègues respectés dont la carrière a été si bousculée et construite en parallèle ? Certes, je réponds ici à d'amicales sollicitations tchèques, mais il y a tant de choses que je ne sais pas, d'abord sur eux deux, et leur pays si souvent malmené dans l'Histoire, ensuite sur leurs œuvres dont une partie seulement, la partie en français, m'est accessible. Enfin les collègues tchèques, les organismes tchèques me semblent avoir déjà dit tout ce qu'il convient de savoir, sur Jaroslav Fryčer par le truchement de Petr Kyloušek dans *Études romanes de Brno* (2002, vol. 32), sur Jiří Šrámek dans les *Mélanges* en son honneur *La Littérature qui fait respirer* (textes réunis par Pavla Doležalová & Václava Bakešová, 2015, CDK, Brno), dans l'autre article des *Études romanes de Brno* (2005, vol. 35) ainsi que dans l'article bien ajusté de Wikipédia à lui consacré par une proche collègue très renseignée. Aussi est-ce à certains petits faits vrais, personnels, vécus en commun que je me cantonnerai.

Malentendus

Je visite la Bohême, la Moravie, la Slovaquie depuis 1962. D'abord en touriste, européen convaincu, puis à partir de 1985 pour les obligations du service universitaire. J'y ai fait des rencontres fort diverses, jamais indifférentes, parfois comiques et contrastées. Ainsi pour ce qui regarde Brno et son Université Masaryk.

Comme toutes les capitales, Prague peut avoir tendance à s'auto-centrer, aux dépens du reste. Mais parfois le poids du réel s'impose. Lors d'une rencontre au Carolinum les romanistes me parlent d'une certaine *Histoire de la littérature française des XIX^e & XX^e siècles (Dějiny francouzské literatury 19. a 20. století*, Jan O. Fischer dir., 1966–1979). Et d'ajouter, un peu provocateurs, qu'à Brno se cachent les meilleurs francisants... Il m'a fallu deux ans pour qu'un Pragois charitable me donne enfin les noms et adresses de deux Moraves : Fryčer et Šrámek.

En janvier 1987 j'arrive à Brno sous une tempête de neige. L'étudiante préposée à l'accueil a cru qu'il s'agissait d'une délégation venue de Moscou. À la chaire, rue Arne Nováka, un beau grand homme à lunettes, le teint rose, présidait une assemblée qui ressemblait plutôt à un tribunal. C'était Šrámek. La méprise vite dissipée nous avons envisagé de nous revoir. Je pensais naïvement que tout était dit, expédié à jamais. Pas du tout ! Un an plus tard, en septembre, je retrouve Šrámek à l'ancienne salle de lecture de la B.N.F. rue de Richelieu. Il était accompagné d'un petit homme curieux : son regard avait quelque chose d'incisif et d'inquiet à la fois ; il ne disait rien, manifestement il se méfiait. C'était Fryčer ! Quels yeux agaçants !

Très vite, après la Révolution de velours, on m'a envoyé officiellement à Brno ; on était en mars 1990, le printemps arrivait. Cette fois j'ai eu le droit de prendre la parole devant la chaire et ses étudiants. Mes deux estimés collègues s'étaient réparti les rôles. Šrámek, promu responsable des relations internationales, m'a promené, chez les nouvelles autorités, puis au Spielberg, enfin à Austerlitz. Fryčer prenait des notes pendant mon exposé. Mi-figue, mi-raisin il m'a demandé pourquoi le Dijonnais que j'étais ne parlait pas d'Aloysius Bertrand et de *Gaspard de la nuit*, tellement emblématiques du Romantisme provincial et de la Bourgogne. Sa remarque m'a donné matière à réflexion. Et puis, dans son élan, Fryčer a annoncé *coram populo* la création du Centre d'Études des Tendances marginales dans le Romantisme français. Ce centre a publié, entre 1992 et 1995, des *Cahiers* réunissant les spécialistes majeurs de la problématique.

De son côté Šrámek administrait et se mettait à voyager. Ce dernier trait est particulièrement cru quand on connaît les persécutions que sa famille a endurées au temps du *Reichsprotektorat* puis de la ČSSR communiste.

Dijon, Dijonnais, Européens

Un rituel s'est institué. Dorénavant mes deux collègues venant en France s'astreignaient à une visite dans mon université de Dijon.

Non sans raison. Edvard Beneš y a soutenu en 1907 une thèse de doctorat en sciences politiques. En 1920 la première république tchécoslovaque a convenu d'envoyer chaque année un contingent d'élèves tchèques et slovaques au Lycée Carnot pour y préparer le baccalauréat français. Le système perdure en dépit de minces ruptures dues aux aléas du deuxième conflit mondial et de la Guerre froide. Ni Fryčer, ni Šrámek n'ont vécu cette expérience, mais leur ancien assistant, leur biographe, Petr Kylvoušek, y a été astreint, sous la tutelle de Jiří Látal, francisant d'Olomouc et simultanément lecteur de tchèque à l'université de Bourgogne.

C'étaient de belles années. Mes deux compères me rendaient visite en automne 1991. D'abord je les ai menés chez Jean François Bazin, alors président du Conseil régional de Bourgogne, qui en a été charmé. Dans l'instant il a décidé de jumeler la Bourgogne et la Moravie et d'intensifier des échanges qu'il financerait.

Le colloque de 7 novembre 1996 à Dijon mérite quelques commentaires. D'abord parce qu'il était une manifestation combinée et programmatique.

La manifestation n'aurait pu avoir lieu sans l'engagement réel – financier et pratique – de deux co-organisateurs influents. Le premier était le Doyen de la Faculté des Lettres – Jean Ferrari – spécialiste de la philosophie morale, de Kant et ancien conseiller culturel en Europe centrale. Le second était justement Jean François Bazin, journaliste politique, ancien élève de Sciences Po et ancien étudiant de Bachelard.

Il y avait là un alignement de planètes très favorable. L'époque était aussi celle des débuts d'Erasmus. On se doutait que la Tchéquie finirait par entrer dans le jeu européen universitaire. On testait donc des partenariats possibles.

Le colloque ne s'est pas cantonné à la Romanistique. Voici le programme :

Lubomír Nový : *Les philosophes français et la pensée tchèque au 20^e s.* ;
Miloš Dokulil : *Les trois questions que nous nous posons* ;
Gérard Fritz : *Edouard Benès docteur en droit de l'Université de Dijon* ;
Jaroslav Fryčer : *De la Bohême au bout du monde. La France dans les plus anciens récits de voyage tchèques* ;
Jiří Šrámek : *À propos de la réception des auteurs bourguignons dans la littérature tchèque* ;
Didier Haberkorn : *Libuše Moníková – écrivaine tchèque de langue allemande en Allemagne.*¹

Ce colloque du 7 novembre 1995 (publié l'année d'après) a eu des conséquences. Les deux parties se sont senties proches.

Enchantée, la Faculté des Lettres de l'Université de Bourgogne a proposé un semestre d'invité à l'un ou l'autre de nos romanistes. Difficile alternative. Dans l'immédiat je les emmenais plus loin, à Darney.

Les pèlerins de Darney

Darney est un petit bourg situé à l'ouest du département des Vosges. Jouxant la Haute-Marne, la Haute-Saône. Une heure trente de voiture de Dijon. Perdu au milieu de belles forêts et de grands prés, immuablement mélancolique. Le centre du pays s'étale au fond d'une cuvette bordant une rivière. Sur les rebords, d'un côté il y a un petit château, devenu la mairie. Elle abrite un Musée de l'Indépendance tchécoslovaque. En face, au nord-ouest, s'élève une ample colline. À sa cime, le Mémorial tchèque. À mi-côte deux ou trois wagons qui ont amené les détachements et les autorités des indépendantistes tchèques et slovaques au printemps 1918. Car le front n'était qu'à une centaine de kilomètres. Le président de la République, Raymond Poincaré, leur a remis là leur nouveau drapeau. Si je me souviens bien Beneš était même de la partie !

Nous avons grimpé vers le monument, une quarantaine de minutes, en silence ; il faisait beau, de grands nuages blancs traversaient lentement un ciel bleu délavé. J'ai remarqué que le ton changeait entre nous. D'habitude Fryčer était bavard et expansif, contrasté également ; d'un côté il était savant, d'un autre il surjouait la gaieté estudiantine. Tout d'un coup il se taisait ! Pour sa part Šrámek d'ordinaire taciturne devenait expansif. Il s'est mis à méditer à haute voix : 1918–1938–1968–1989... Au retour nous nous sentions changés tous les trois, entre nous, l'un envers l'autre.

---

¹ *Les échanges intellectuels franco-tchèques : littérature, philosophie, politique : journée franco-tchèque*, Université de Bourgogne, Faculté de lettres et philosophie – Masarykova univerzita v Brně, 1996, 68 pages.

Après Darney

Finalement c'est Fryčer qui est venu enseigner à Dijon au semestre suivant. Je lui avais cédé, si j'ose dire, mes étudiants de licence et de master. Il s'est inséré avec maestria dans notre programme qui portait sur la nouvelle moderne en Europe (Maupassant, Tchekhov, Joyce, Schnitzler). Sa qualification en bohémistique nous faisait découvrir Zeyer, Šalda, Hanuš Jelínek, le fantastique pragois, et ainsi de suite. Le succès a été tel qu'il a suscité la vocation bohémisante de Stéphane Gailly.

Et puis, un certain jour, lors d'un colloque parisien à l'Institut d'Études slaves (9, rue Michelet) fondé par Ernest Denis, Fryčer a rencontré avec moi Hana Voisine-Jechova. Frappée par la réussite dijonnaise, H. Jechova lui a demandé d'assurer sa succession à la Sorbonne, avant que n'arrive Xavier Galmiche, actuel titulaire de la chaire de tchèque. Il n'est pas du tout sûr que Fryčer ait été séduit par la vie parisienne. Je le rencontrais de temps à autre à son bureau du Grand Palais. Il me disait sa nostalgie des forêts de Bohême ; la marche, la verdure, le camping lui manquaient.

Pour ce qui concerne Šrámek ses nouvelles responsabilités internationales à Brno le passionnaient et l'agaçaient à la fois. L'université Masaryk se ressourçait à l'Ouest et par l'Ouest. Nous vivions les débuts d'Erasmus. Ni l'un ni l'autre ne savions très bien comment faire fonctionner ce programme de l'Union. Pour sa part, en romaniste et moderniste convaincu, il s'était agrégé au groupe de Compostelle (Compostela Group of Universities), ce qui l'amenait régulièrement à transiter par Dijon et Paris. Nous avons de longues soirées de discussions. J'en profitais pour qu'il me raconte la Tchéquie de 1938 à 1968. Il m'en a beaucoup appris. Mais ensuite, cet homme auto-ironique, caché sous des dehors majestueux, se revanchait en me lançant malicieusement sur quelques difficultés de ce qui allait devenir le fameux *Panorama francouzské literatury (Panorama de la littérature française, Brno, Host, 2012)*.

Pourtant les bénéfices escomptés ne sont pas arrivés, du moins pas sous la forme envisagée. Le partenariat co-diplomant France/Tchéquie ne s'est pas fait à Dijon, mais plus tard, à Paris XII-Val de Marne, grâce à l'action étroitement concertée de Petr Kyloušek et de Francis Claudon.